« La Connaissance Objective » de Karl Popper : principales thèses et apports pour les recherches en gestion[*]

Fabien BLANCHOT[**]

Université de Paris IX Dauphine

Correspondance :
Fabien Blanchot
Crepa
Université de Paris IX Dauphine
Place du Maréchal de Lattre de Tassigny
75775 Paris Cedex 16
Email : fabien.blanchot@wanadoo.fr

Résumé : Cet article présente les principales idées de Karl Popper exposées dans l'ouvrage « La connaissance objective », positionne sa conception de la connaissance dans le champ de l'épistémologie et discute de l'intérêt de ses travaux pour le chercheur en gestion. L'analyse met en exergue : (1) que l'épistémologie de Popper contribue à résoudre cinq problèmes d'ordre méthodologique auxquels sont confrontés, comme d'autres, les chercheurs en gestion ; (2) qu'une approche « popperienne » pour la recherche en gestion, sans préjuger de sa supériorité, n'est pas inconcevable.

Mots clés : épistémologie – Popper – connaissance – méthodologie – recherche en gestion.

Abstract : This paper presents the main ideas of Karl Popper exposed in the book « Objective Knowledge », places his approach of knowledge in the field of epistemology, and discusses the interest of his work for the management researcher. The analysis points out that : (1) Popper's epistemology helps to solve five methodological problems which management researchers, as others, have to deal with, (2) a « popperian » approach for management research is not inconceivable, without predjuging its superiority.

Key words : epistemology – Popper – knowledge – methodology – research in management.

[*] L'auteur remercie les deux lecteurs anonymes du présent travail pour leurs commentaires et suggestions.

[**] L'auteur est membre du Crepa de l'Université de Paris IX Dauphine.

Finance Contrôle Stratégie – Volume 2, N° 3, septembre 1999, p. 25 - 62.

Les années 90 ont été marquées par un développement des réflexions sur le statut épistémologique de la gestion. Le problème n'est pas sans enjeu. L'obtention du statut de science conditionne, pour partie au moins, la reconnaissance académique de cette discipline. Au-delà, l'enseignement et le chercheur en gestion ne peuvent échapper à deux questions : quelle connaissance transmettre aux étudiants et, donc, comment développer la connaissance en gestion ? La seconde question est sans doute prégnante dans l'esprit du jeune chercheur dès le début de la réalisation de sa thèse de doctorat, simplement parce qu'elle est étroitement associée à la légitimité de son travail. La première question apparaît peut-être plus tardivement, lorsqu'on se sent investi de cette mission qu'est le transfert de connaissance. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que l'enseignant-chercheur en gestion consacre de son temps à ces questions, même si ce genre de réflexion ne peut constituer l'essentiel de son travail. Logiquement, ce devrait même être sa tâche première, d'un point de vue temporel, puisque la définition d'une stratégie de recherche et, le cas échéant, d'un projet pédagogique dépend de la réponse aux deux questions précédentes.

L'ambition de cet article n'est pas de proposer un vade-mecum à l'attention, notamment, du doctorant. Ce serait un projet bien ambitieux sinon présomptueux. Il est simplement d'exposer le point de vue d'un philosophe des sciences dont la renommée n'est plus à faire, Karl Popper (1902-1994), à partir de la présentation d'un de ses ouvrages fondamentaux, « La connaissance Objective » [1979, 1998] et d'en discuter l'utilité pour le chercheur en gestion. Le choix de cet ouvrage n'est pas un hasard, puisqu'il traite justement du processus grâce auquel nos théories peuvent se développer et progresser. Il s'agit en fait d'un recueil volumineux (578 pages) de 10 articles et textes de conférences antérieurement publiés et/ou exposés entre 1948 et 1971 auxquels s'ajoute un appendice propre à la seconde édition de 1979 comprenant les réponses de K. Popper aux critiques avancées contre ses conceptions exposées dans l'ouvrage depuis sa parution en 1972.

Dans une première partie, nous exposons tout d'abord la façon dont K. Popper conçoit l'émergence des théories et le progrès scientifique. Dans une seconde partie, nous proposons ensuite quelques repères pour

positionner sa conception de la connaissance dans le champ plus vaste de l'épistémologie. Enfin, dans une troisième partie nous discutons la portée des thèses de l'auteur pour l'enseignant-chercheur en gestion d'un point de vue méthodologique et éthique.

1. Conception « popperienne » de l'émergence des théories et du progrès scientifique

Il ne s'agit pas ici d'effectuer un résumé de chacune des onze parties constitutives de l'ouvrage. En effet, si les différents textes correspondant à chacun des chapitres sont en partie complémentaires, ils comportent également d'importantes redondances et ne sont pas tous articulés d'une manière très lisible : on ne retrouve pas, dans l'ouvrage, une progression dans une démonstration d'ensemble. Chaque chapitre comporte sa propre logique, ses propres démonstrations et chacun reprend tout ou partie de la thèse centrale de l'auteur sur l'émergence des théories et le progrès scientifique. On présente tout d'abord cette thèse puis on précise la conception de la connaissance sur laquelle elle repose.

1.1. Un schéma général de l'émergence et du progrès scientifique

K. Popper prétend que les théories, même rudimentaires (par exemple, des attentes), viennent toujours en premier et précèdent donc l'observation. Ce ne serait donc pas des observations que nous partirions pour élaborer une théorie mais de problèmes : de problèmes pratiques ou d'une théorie qui a rencontré des difficultés. L'argument essentiel est que l'observation présuppose l'existence d'un système d'attentes, un arrière-plan, un fonds de connaissances[1] (qui est, au départ, inné). Ainsi, si on demande à des auditeurs présents dans une salle d'observer, certains vont vraisemblablement demander : que voulez-vous qu'on observe ? Cela signifie que, pour observer, il faut déjà avoir

[1] C'est la connaissance qu'à l'instant t on présuppose sans discussion [K. Popper, 1998, p. 105].

une question déterminée (un problème). L'observation n'acquiert donc un rôle fondamental que quand il s'agit de montrer que certaines de nos théories sont fausses et de nous inciter ainsi à en produire de meilleures.

L'émergence de la connaissance procéderait en conséquence de ce que (1) nous disposons d'un certain degré de connaissance innée qui constitue notre point de départ, même s'il peut n'avoir aucune fiabilité et (2) cette connaissance innée et hypothétique se traduit par des attentes et des anticipations qui, si elles sont désavouées, créent nos premiers problèmes. Le développement de la connaissance consisterait entièrement en corrections et en modifications de la connaissance antérieure par la méthode des conjectures audacieuses et des tentatives de réfutation. Cette méthode peut aussi être qualifiée de critique : c'est une méthode d'essai et d'élimination des erreurs qui consiste à proposer des théories et à les soumettre aux tests les plus rigoureux possibles. Elle s'inscrit dans un processus que l'on peut résumer par la formule « tétradique » présentée dans l'encadré 1.

Encadré 1 – *Le processus de développement de la connaissance selon K. Popper [1998]*

P1—>TT—>EE—>P2
avec
P1 = problème initial identifié par contraste avec un arrière-plan, un fonds de connaissance = situation de problème[2]
TT = théorie à l'essai (*Tentative Theory*)
EE = (tentative d') Élimination de l'Erreur grâce à la discussion critique
P2 = émergence d'un nouveau problème

Ce processus serait identique, de l'amibe (être unicellulaire) à Einstein. Toutefois, il existerait une particularité au développement de la connaissance pure (encore qualifiée de recherche fondamentale)[3]. Pour

---

[2] Une situation de problème est définie comme le rapport d'un problème avec son arrière-plan [K. Popper, 1998, p. 261].

[3] Par opposition à connaissance (ou science) appliquée ou instrumentale. Cette distinction ne doit toutefois pas conduire à la conclusion d'une disjonction

rendre compte de cette particularité, K. Popper oppose l'arbre évolutionniste à l'arbre du développement de la connaissance. Le premier se développe à partir d'un tronc commun (nos ancêtres unicellulaires) en branches de plus en plus nombreuses (développements ultérieurs). Au contraire, il faut représenter le second, l'arbre de la connaissance pure, avec des racines remontant vers la surface (plutôt que s'enfonçant dans le sol) et tendant à se réunir en un seul tronc commun. Autrement dit, la connaissance pure (les descriptions et explications de la réalité) se développe dans une direction qui va à l'inverse de la différenciation et de la spécialisation : elle est dominée par une tendance à l'accentuation de l'intégration dans des théories unifiées. Cette spécificité permet aussi de distinguer la connaissance pure des outils et instruments ainsi que du savoir appliqué. En effet, l'arbre évolutionniste de nos outils et instruments est parti d'une pierre ou d'un bâton et s'est ramifié sous l'effet de la spécialisation progressive des problèmes. Il en est de même du savoir appliqué (les applications qui dérivent des explications) : il s'est développé par différenciation et spécialisation progressive des applications. La structure du développement de la connaissance pure est donc l'inverse de celle de l'arbre évolutionniste des organismes vivants, des instruments humains et du savoir appliqué.

Le développement par intégration (qui caractérise l'arbre de la connaissance pure) résulte de deux facteurs.

D'une part, il résulte du but de celui qui recherche la connaissance pure : satisfaire sa curiosité en répondant à des questions du type comment et pourquoi par des explications. Cette quête de la découverte d'explications satisfaisantes de tout ce qui nous étonne et paraît nécessiter une explication est aussi, peut-on dire, le but de la science[4], tout au

complète entre recherche fondamentale et recherche appliquée ou instrumentale. Ce sont toutes deux des tâches de la science [K. Popper, 1998, p. 515 sq.].

[4] Expression naïve selon K. Popper, car des scientifiques différents peuvent poursuivre des buts différents et la science elle-même n'a pas de but. Pourtant, la conception rationnelle qu'a l'auteur de l'activité scientifique, implique que la science doit avoir un but (car une activité rationnelle doit avoir un but). Tel que défini, le but de la science peut être motivé par une curiosité purement théorique ou « inutile » (recherche pure ou fondamentale) ou la volonté de résoudre des

moins empirique[5]. Pour comprendre le rôle de cette ambition dans le développement par intégration de la connaissance, il importe d'apporter quelques précisions sur ce qu'est une explication ou, plus précisément, une théorie explicative, une explication causale ou scientifique. C'est, d'après K. Popper, un ensemble d'énoncés dont l'un décrit les choses à expliquer (*explicandum*) tandis que les autres constituent l'explication (*explicans*)[6]. En règle générale, on admet que l'*explicandum* est vrai et que l'*explicans* est inconnu. En conséquence, l'explication scientifique, est l'explication du connu par l'inconnu. Pour être satisfaisant, l'*explicans* doit remplir deux principales conditions : (1) il doit avoir l'*explicandum* comme conséquence logique ; (2) l'*explicans* devrait être vrai (pour le moins, on doit savoir qu'il n'est pas faux). Quand on ne sait pas s'il est vrai (cas général), il doit être testable de manière indépendante. Le contraire du terme « indépendant » est « circulaire » ou « *ad hoc* ». Une explication circulaire est celle où l'*explicans* est l'*explicandum* lui-même. Une explication est *ad hoc* quand elle est circulaire ou encore quasi-circulaire, c'est-à-dire quand la seule preuve en sa faveur, c'est l'*explicandum* lui-même. Par exemple, si le problème à expliquer est celui de l'agitation de la mer, une explication possible est que Neptune est en colère. Dans ce cas, la seule preuve que l'on puisse apporter au fait que Neptune soit en colère est que la mer est agitée. Pour n'être pas *ad hoc*, l'*explicans* doit donc avoir un contenu riche : il doit comporter diverses conséquences testables qui diffèrent de l'*explicandum*. Mais un *explicans* peut être aussi considéré comme *ad hoc* (c'est-à-dire non testable de manière indépendante) s'il est purement circonstanciel. Ce sera le cas si, par exemple, je prétends que la

problèmes pratiques. K. Popper [1988, p. 71] défend une conception large de la science, c'est-à-dire non strictement instrumentale.

[5] Par opposition à démonstrative. Les mathématiques font partie des sciences démonstratives [K. Popper 1998, p. 449 sq.]. Est empirique une science qui s'appuie sur l'expérience : elle explique et prédit des événements qui sont des faits observables et s'appuie sur l'observation (expérimentale ou non) pour accepter ou rejeter toute théorie proposée [K. Popper 1988, p. 45, 49].

[6] L'*explicans* est constitué de prémisses de deux types : une ou plusieurs lois universelles (énoncés universels) et des conditions initiales particulières (énon-

mer est agitée parce que les prunes que je tiens dans la main au moment où j'observe la mer sont juteuses[7]. En conséquence, pour être testable de manière indépendante, un *explicans* doit faire usage d'énoncés universels (ou lois de la nature)[8]. Car des énoncés universels peuvent être testés de manière indépendante en tout temps et tout lieu. Une conséquence de tout ceci est bien que, pour améliorer le degré de satisfaction des explications, il faut aller vers des théories au contenu toujours plus riche, dont le degré d'universalité (gamme des événements au sujet desquels une théorie est en mesure de faire des prédictions) et le degré de précision (un énoncé précis peut être plus facilement réfuté qu'un énoncé vague) sont plus élevés. Un autre moyen de comprendre le rôle de la théorie explicative dans le développement par intégration de la connaissance consiste à tirer les implications logiques du but de la science : si le but de la science est d'expliquer, elle a aussi pour but d'expliquer l'*explicans* : on va donc dans le sens d'explications dont le degré d'universalité est toujours plus élevé.

D'autre part, le développement par intégration résulte de ce que le scientifique dispose d'un moyen spécifique pour atteindre son but : le langage humain. Il nous permet de décrire l'état des choses et de les critiquer. Autrement dit, il autorise la discussion critique des théories explicatives et ceci de trois manières : (1) en montrant qu'une théorie est contradictoire en elle-même ; (2) en montrant qu'elle est incompatible avec les faits ; (3) en montrant qu'elle est incompatible avec d'autres connaissances.

La discussion critique est selon K. Popper le principal instrument pour promouvoir le développement de la connaissance. Tester les théories scientifiques participe de leur discussion critique, c'est-à-dire de leur discussion rationnelle (plus précisément, de la discussion critique de leurs hypothèses, résultats et autres observations). La discussion critique ne peut, certes, jamais établir de raison suffisante pour prétendre

cés particuliers propres au cas spécial dont il est question). Voir K. Popper [1998, p. 510 sq. ; 1988, p. 154 sq.].

[7] Exemple adapté de K. Popper [1998, p. 300].

[8] Une théorie ou une loi universelle est une théorie ou loi qui affirme quelque chose sur le monde, sur toutes ses régions spatio-temporelles.

qu'une théorie est vraie (c'est-à-dire en accord avec les faits). Mais elle peut établir des raisons suffisantes pour prétendre qu'une théorie est meilleure qu'une autre, la plus forte, la mieux testée et, donc, la plus proche de la vérité. Autrement dit, la discussion critique permet la recherche de la vérité au sens d'une meilleure approximation de la vérité ou d'une plus grande vérisimilitude. Et une théorie T2 aura plus de vérisimilitude qu'une théorie T1 si (1) on peut en déduire plus d'énoncés vrais[9] mais pas plus d'énoncés faux ou (2) on peut en déduire au moins autant d'énoncés vrais mais moins d'énoncés faux.

1.2. Une définition objectiviste de la connaissance

Le schéma précédent repose sur une conception particulière de la connaissance dont la présentation permet de mieux caractériser l'épistémologie popperienne (sa théorie de la connaissance). Afin d'expliciter sa conception de la connaissance, K. Popper part d'une distinction de trois mondes ou univers[10] : (1) le monde des objets physiques ou des états physiques ; (2) le monde des états de conscience, états mentaux, dispositions comportementales à l'action ; (3) le monde des contenus objectifs de pensée qui est surtout le monde de la pensée scientifique, de la pensée poétique et des œuvres d'art. Le 3e monde contient essentiellement les systèmes théoriques, problèmes, situations de problème, arguments critiques, l'état des discussions critiques (c'est-à-dire l'état des échanges d'arguments critiques), le contenu des revues, des livres et des bibliothèques. Séparer les mondes 2 et 3 revient en fait à distinguer deux types de connaissance : la connaissance subjective (monde 2) et la connaissance objective (monde 3). La première fait référence à l'état d'être au courant ou d'être informé. Elle fait aussi réfé-

[9] Un énoncé est vrai si et seulement si il correspond aux faits [K. Popper 1998, p. 102]. Mais l'acceptation de vérité n'aura jamais qu'un caractère provisoire puisque rien ne permet d'exclure que des observations futures pourraient contrarier l'énoncé considéré. C'est la raison pour laquelle K. Popper parle en général de connaissance conjecturale.

[10] Il ne s'agit pas pour K. Popper d'interdire de classer nos mondes différemment ou de ne pas les classer. Il serait possible de distinguer plus de trois mondes. Le choix retenu n'est qu'affaire de commodité.

rence à des énoncés du type : « je sais que vous essayez de me provoquer », « je sais que l'on n'a jamais démontré tel théorème ». C'est la connaissance du sujet sur quelque chose. Elle consiste en un état d'esprit ou de conscience, en une disposition à un comportement ou à une réaction. Par exemple, quand on dit « la pensée d'untel fut influencée par celle d'untel », alors on fait référence à des actes de pensées au sens subjectif et le mot « influence » indique un contexte de processus de pensée. La seconde fait référence aux branches du savoir, à la science, à l'art. Elle fait aussi référence à des énoncés du type « étant donné l'état de la connaissance mathématique, le théorème d'untel ne semble pas indécidable » ; « je certifie que cette thèse est une contribution importante à la connaissance ». Elle consiste en des problèmes, des théories et des arguments en tant que tels. C'est une connaissance impersonnelle qui ne fait pas référence à ce qu'un individu sait. C'est une connaissance sans connaisseur, une connaissance sans sujet connaissant. Ce n'est pas l'acte subjectif de penser (le processus) mais le contenu objectif de cette pensée. Par exemple, quand on dit « la pensée d'untel diffère de celle d'untel » alors on parle de contenus. De même, quand on dit « les pensées d'untel sont incompatibles avec celles d'untel », l'utilisation d'un terme logique comme « incompatible » signifie qu'on emploie le mot « pensée » dans le sens de contenu objectif ou logique de théories. Plus généralement, la connaissance objective fait référence aux relations logiques entre les idées. En définitive, c'est une connaissance considérée comme extérieure à l'esprit ou au cerveau des individus, et non quelque chose d'intérieur [A. Chalmers 1987, p. 188]. C'est une connaissance qui est faite d'attentes formulées dans un langage et soumises à la discussion critique alors que la connaissance subjective n'est faite que de dispositions et d'attentes [K. Popper 1998, p. 127].

La connaissance objective, le troisième monde, a deux principales caractéristiques. Premièrement, le 3ème monde est un produit naturel de l'homme (comme la toile d'araignée est le produit des araignées ou le miel le produit des abeilles) qui tire sa spécificité du langage humain. Certes, il existe un point commun entre les langages humains et les langages animaux : les deux fonctions inférieures du langage que sont

l'expression de soi (l'information) et l'échange de signaux (la communication). Mais les plus importantes créations humaines sont les fonctions supérieures du langage humain, en particulier les fonctions descriptives et argumentatives. Avec la fonction descriptive du langage humain émergent les idées régulatrices de vérité[11], de contenu[12], de contenu de vérité[13] et de vérisimilitude. La fonction argumentative présuppose la fonction descriptive : les arguments portent sur des descriptions ; ils critiquent les descriptions du point de vue des idées régulatrices de vérité, de contenu et de vérisimilitude. Sans le développement d'un langage descriptif exosomatique (i.e. qui se développe à l'extérieur du corps), il n'y aurait aucun objet pour notre discussion critique. Il conditionne l'émergence d'un 3e monde linguistique qui est le seul à partir duquel les problèmes de la critique rationnelle peuvent se développer. C'est au développement des fonctions supérieures du langage qu'on doit notre raison : nos pouvoirs de raisonner sont ceux de l'argumentation critique. Deuxièmement, le 3e monde est largement autonome. Une très grande partie du 3e monde prend naissance comme sous-produit non intentionnel d'actions qui étaient orientées vers d'autres buts, de la même façon

[11] Pour K. Popper, il n'existe aucun critère de vérité parce que la question de savoir si une proposition est vraie n'est pas décidable d'une manière générale [1998, p. 466]. Autrement dit, on ne peut pas se munir d'une méthode de décision pour savoir si un énoncé donné est (définitivement) vrai. C'est la raison pour laquelle le concept de vérité joue principalement le rôle d'une idée régulatrice : il ne nous donne aucun moyen de découvrir la vérité, mais nous aide dans sa recherche. La théorie de la vérité retenue est celle de la correspondance (théorie selon laquelle la vérité consiste en la correspondance avec les faits). Elle se distingue d'au moins deux autres théories de la vérité dont K. Popper [1998, p. 454-467] critique les insuffisances : la théorie de la cohérence (un énoncé est considéré comme vrai si il est co-hérent avec le reste de nos connaissances) et la théorie de l'utilité pragmatique (selon laquelle on devrait accepter une théorie comme vraie si elle s'avère pragmatiquement utile, si elle réussit).

[12] Le contenu logique d'un énoncé est la classe de tous les énoncés qui en sont la conséquence logique. C'est, autrement dit, sa classe de conséquences [K. Popper 1998, p. 103].

[13] Le contenu de vérité d'un énoncé est une sous-classe du contenu logique d'un énoncé [K. Popper 1998, p. 104] : c'est la classe de tous les énoncés vrais qui découlent d'un énoncé donné et qui ne sont pas tautologiques (un énoncé tautologique est un énoncé logiquement vrai).

que l'apparition d'un sentier d'animaux dans la jungle peut ne pas répondre à un plan mais constituer une conséquence non intentionnelle du besoin de se déplacer facilement et rapidement. Ainsi, bien que le 3e monde soit un produit humain, il crée à son tour son propre domaine d'autonomie, un univers nouveau de possibilités ou de potentialités . Par exemple, si la suite des nombres naturels est une création humaine, la distinction entre nombres impairs et pairs est une con-séquence non intentionnelle et inévitable de cette création (ce sont des problèmes ou faits qu'on n'est en mesure ni de contrôler ni d'influencer). Autrement dit, la suite des nombres naturels crée ses propres problèmes autonomes. Il y a donc pour nous de nombreux faits à découvrir dans les théories. Cette autonomie n'est toutefois que partielle : les nouveaux problèmes conduisent à de nouvelles créations ou constructions qui peuvent donc ajouter de nouveaux objets au troisième monde.

L'étude propre à l'épistémologie est ce troisième monde : elle a pour objet les problèmes et situations de problèmes scientifiques, les conjectures (hypothèses, théories) scientifiques, les discussions scientifiques, les arguments critiques, le rôle joué par les preuves dans l'argumentation et, par conséquent, les livres scientifiques, les expérimentations ainsi que leur évaluation. Car seule l'étude des relations logiques entre idées (théories...) peut rendre compte du progrès scientifique. Si l'on suit K. Popper, cette épistémologie objectiviste a au moins un triple intérêt. Tout d'abord, elle permet de comprendre l'émergence et le développement de la connaissance. Comme le suggère la méthode des conjectures et réfutations, c'est grâce à l'interaction entre nous (1er et 2e monde) et le 3e monde que la connaissance objective se développe. Il existe un effet de rétroaction important de nos créations (3e monde) sur nous-mêmes (2e monde), car les nouveaux problèmes qui émergent nous stimulent pour de nouvelles créations. Ensuite, une épistémologie qui étudie le 3e monde peut nous aider à comprendre de larges pans du deuxième monde (celui de la conscience subjective), en particulier les processus de pensée subjective des scientifiques, alors que la réciproque n'est pas vraie. Pour étayer cette thèse, K. Popper part de l'exemple de la biologie pour aboutir à celui de l'épistémologie. En substance, les principales étapes de sa démonstration sont les sui-

vantes. Premièrement, un biologiste peut s'intéresser au comportement des animaux mais aussi aux structures non vivantes que les animaux produisent (toiles d'araignées...). Deuxièmement, l'étude des structures non vivantes pose deux catégories de problèmes : ceux relatifs aux manières dont les animaux se comportent quand ils édifient ces structures et ceux relatifs aux structures elles-mêmes (propriété, chimie, évolution des matériaux utilisés...). Troisièmement, la discussion des problèmes de la deuxième catégorie soulève parfois des problèmes de la première catégorie puisque les deux catégories de problèmes dépendent de ce que des structures objectives existent, un fait qui appartient à la deuxième catégorie de problèmes. En conséquence, la deuxième catégorie de problèmes est plus fondamentale que la première. Quatrièmement, ces considérations peuvent être appliquées aux produits de l'activité humaine et deux principales thèses en découlent : les problèmes qui concernent les produits de l'activité humaine sont presque sur tous les plans plus importants que les problèmes de production et « *nous pouvons en apprendre davantage sur le comportement des producteurs en étudiant les produits eux-mêmes, que nous ne pouvons apprendre sur les produits en étudiant le comportement des producteurs* » [K. Popper 1998, p. 191]. Cinquièmement, appliquées au cas particulier de la connaissance, ces considérations conduisent également à formuler deux thèses : « *l'étude des produits [théories...] est de beaucoup plus importante que l'étude de la production [de la connaissance], même pour la compréhension de la production et de ses méthodes* » et « *nous pouvons en apprendre davantage sur l'heuristique, la méthodologie et même la psychologie de la recherche en étudiant les théories et les arguments présentés pour et contre elles, que par n'importe quelle approche directe béhavioriste, psychologique ou sociologique* ». Enfin, l'idée d'un troisième monde apporte une contribution à la théorie de la compréhension (l'herméneutique). Avant d'expliciter cette thèse, il est nécessaire de préciser ce qu'est la théorie de la compréhension parce que cela permet de comprendre l'intérêt qu'y porte K. Popper. Selon M. Grawitz [1996, p. 372], la compréhension consiste à percevoir le sens vécu par les acteurs sociaux. Elle se distingue de l'explication et serait indispensable dans les sciences socia-

les[14]. C'est d'ailleurs pour certains une spécificité des sciences sociales par rapport aux sciences de la nature : leur tâche centrale est de comprendre les hommes et non pas la nature, c'est-à-dire de comprendre les actions humaines et les productions de l'esprit humain par identification intuitive avec les autres hommes [K. Popper 1998, p. 284 ; 1988, p. 27-32]. Cette définition suggère que la compréhension ait pour objet essentiel le monde 2 et constitue une méthode subjective qui relève aussi du deuxième monde. Ce que prétend notamment K. Popper, c'est que si les processus recouverts par le terme de compréhension sont effectivement des activités subjectives, le résultat final de ces activités, c'est-à-dire l'état final de compréhension ou interprétation, peut être considéré comme un objet du troisième monde, une sorte de théorie. En conséquence, on peut discuter du mérite d'une interprétation et il s'agit là d'un problème qui relève du troisième monde. Au-delà, l'acte subjectif de compréhension lui-même, le processus psychologique qui mène à l'état final de compréhension, doit s'analyser en fonction des objets du 3e monde dans lesquels il est ancré. En effet, le processus de compréhension consiste en une suite d'états de compréhension (qui sont des objets du 3e monde). En d'autres termes, c'est la succession d'états qui constitue le processus de compréhension et c'est la tâche consistant à critiquer l'état auquel on est arrivé qui constitue l'activité de compréhension. Cette activité peut donc être assimilée à la méthode des conjectures et réfutations : elle est identique à celle de résolution de n'importe quel problème. Aussi K. Popper suggère-t-il que, dans ces conditions, on aura atteint une compréhension satisfaisante si l'interprétation (la théorie conjecturale) est corroborée par sa capacité à jeter de nouvelles lumières sur plus de problèmes que nous ne nous y attendions ou par sa capacité à expliquer de nombreux sous-problèmes parmi lesquels figurent des problèmes dont nous n'avions pas conscience au départ. Enfin, une méthode de compréhension est proposée pour les faits historiques, qualifiée d'analyse situationnelle, qui consiste à effectuer une recons-

---

[14] Pour une argumentation, voir notamment l'exposé de A. Laurent [1994, p. 49-51] sur l'économiste L. Von Mises, de F. Wacheux [1996, p. 40 sq.] sur la sociologie compréhensive ou encore de J. Igalens, C. Loignon [1997, p. 35 sq.] sur la sociologie actionniste.

truction idéalisée de la situation de problème dans laquelle s'est trouvé l'agent dont l'action est étudiée et à rendre ainsi l'action compréhensible (ou, tout au moins, rationnellement compréhensible) c'est-à-dire adéquate pour sa situation d'agent telle qu'il la percevait. En particulier, un but de l'analyse situationnelle est de distinguer entre la situation telle que l'agent l'a perçue et la situation telle qu'elle était (dans les deux cas selon nos conjectures).

2. Positionnement de la conception popperienne de la connaissance

La conception popperienne de la connaissance et de son développement n'est pas un produit né du néant. Conformément au propre schéma de K. Popper, elle s'est constituée en réaction à d'autres doctrines philosophiques et peut être considérée comme une solution aux problèmes posés par ces autres conceptions de la connaissance. Sa compréhension passe donc par une mise en perspective. C'est l'objet de cette section.

2.1. Une alternative aux conceptions subjectivistes de la connaissance

Les conceptions subjectivistes de la connaissance étudient la connaissance ou la pensée en un sens subjectif qui appartient au deuxième monde. Elles étudient la connaissance entendue comme une croyance humaine particulièrement assurée et la connaissance scientifique entendue comme un genre de connaissance humaine particulièrement assurée [K. Popper 1998, p. 27]. Elles s'intéressent à nos croyances subjectives et à leur fondement ou origine (Descartes, Berkeley...). Non que les entités appartenant au 3e monde soient niées mais qu'elles sont considérées comme (1) des expressions symboliques ou linguistiques d'états mentaux subjectifs ou de dispositions comportementales à l'action (des attentes), (2) des moyens de communication (c'est-à-dire des moyens symboliques ou linguistiques d'éveiller chez les autres des

états mentaux ou des dispositions comportementales à l'action analogues).

Ces conceptions subjectivistes représentent l'épistémologie traditionnelle. K. Popper les qualifie d'approches du 2e monde et y inclut, notamment, les approches béhavioriste, psychologique ou sociologique de la connaissance scientifique. Leurs tenants sont appelés philosophes de la croyance. K. Popper s'y oppose vigoureusement, sa conception étant d'ailleurs présentée comme une alternative. Premièrement, à ceux qui prétendent qu'une approche subjectiviste se justifie par le fait qu'un livre n'est rien sans un lecteur, que ce n'est que si le livre est compris qu'il devient véritablement un livre (sinon, c'est du papier et des tâches noires), il répond que cette conception est erronée. En effet, un livre demeure un livre même si personne ne le lit. Et un livre peut ne pas avoir été écrit par un homme mais par une machine (par exemple, une table de logarithmes). Pourtant, chacun des chiffres de ce livre contient de la connaissance objective. Deuxièmement, K. Popper soutient que les entités du 3e monde ne peuvent être reléguées, comme les subjectivistes le prétendent, dans le deuxième monde. Un argument est qu'une destruction de nos machines, de nos outils et de notre connaissance subjective sur ces outils et machines (la connaissance qu'a chaque individu sur ces machines et leur mode d'emploi), et donc un effacement de la mémoire de chaque individu, n'empêchera pas le monde de repartir rapidement si les biblio-thèques et notre capacité à en tirer des connaissances ont survécu. Mais si les bibliothèques disparaissent aussi, la renaissance de notre civilisation mettra des millénaires. Troisièmement, il conteste l'argument selon lequel l'approche objective pourrait paraître moins scientifique que l'approche subjective sachant que cette dernière considère que les structures objectives ont pour cause le comportement humain alors que la première part plutôt des effets que des causes, même s'il admet que les structures objectives sont effectivement les produits du comportement. Car, dans toutes les sciences, la démarche va des effets aux causes. C'est l'effet qui soulève le problème, et le scientifique essaie de le résoudre en construisant une hypothèse explicative. Au total, il soutient que l'épistémologie subjectiviste est hors sujet parce qu'elle n'étudie pas la connaissance scientifique qui, elle, appar-

tient au 3e monde. Le deuxième monde (le monde de l'esprit) est le lien entre le 1er et le 3e monde : nos actions dans le premier monde sont influencées par la saisie que notre 2e monde a du 3e. C'est pourquoi, il est impossible de comprendre l'esprit humain sans comprendre le 3e monde (l'esprit objectif) ; c'est pourquoi il est impossible d'interpréter le 3e monde comme la simple expression du second ou le second comme le simple reflet du 3e. Cette reconnaissance d'un 3e monde, à côté des mondes physiques et du monde des états de conscience qui interagissent, fait de K. Popper un réaliste. D'une part, il croit à la réalité du monde physique. D'autre part, il croit que le monde des entités théoriques est réel [K. Popper, 1998, p. 475-476][15].

Une approche subjectiviste à laquelle K. Popper s'est particulièrement opposé est la théorie de la connaissance du sens commun, encore qualifiée « d'épistémologie du seau », ou de « théorie de l'esprit-seau », qui est fondée sur la doctrine selon laquelle avant de pouvoir connaître quoi que ce soit sur le monde, il faut avoir eu des perceptions, des expé-

---

[15] A. Chalmers [1987, p. 234] indique que le réalisme contient la notion de vérité : « *Pour le réaliste, la science cherche à formuler des descriptions vraies de ce qu'est réellement le monde. Une théorie qui décrit correctement un aspect du monde et son comportement est vraie...* ». Il distingue le réalisme de l'instrumentalisme qui comprend également la notion de réalité mais dans un sens différent : « *Les descriptions du monde observables seront vraies ou fausses selon qu'elles le décrivent correctement ou non. Cependant, les constructions théoriques... ne seront pas jugées en termes de vérité ou de fausseté mais plutôt en termes de leur utilité en tant qu'instruments* ». Ce rapprochement entre réalisme et vérité ne doit pas faire croire à une espèce d'identité entre les deux. Le lien étroit entre réalisme et vérité procède de ce que l'idée de vérité n'a pas de sens si on croit que le monde n'est qu'un rêve. Autrement dit, l'idée de vérité suppose de postuler l'existence d'un réel puisqu'une théorie ne peut être considérée comme vraie (ou proche de la vérité) que dans la mesure où elle décrit (et explique) la réalité, ou puisqu'elle consiste en la correspondance avec les faits (ou avec la réalité). Sauf, bien entendu, à concevoir qu'une vérité puisse être subjective et non uniquement objective. Pour K. Popper, la vérité est bien évidemment objective [A. Chalmers 1987, p. 235]. Notons, par ailleurs, qu'en affirmant que le monde des entités théoriques est réel, K. Popper s'oppose explicitement aux instrumentalistes qui ne conçoivent les entités théoriques que comme de pures fictions (voir A. Chalmers, [1987, p. 238]). En qualité de réaliste, il s'oppose, bien entendu, aussi à l'idéalisme [K. Popper, p. 90-98], cette dernière théorie affirmant que le monde n'est rien d'autre qu'un rêve (quelque chose d'imaginaire, une vue de l'esprit et, donc, une pure création de cet esprit).

riences sensorielles. Selon cette conception, notre connaissance est constituée de perceptions accumulées (empirisme naï f) ou de perceptions assimilées (théorie kantienne). Notre esprit ressemble à un seau dans lequel perceptions et connaissances s'accumulent. La connaissance n'est autre que nos expériences. C'est une connaissance subjective. Les empiristes conseillent donc de n'interférer aussi peu que possible avec ce processus d'accumulation de la connaissance. La connaissance vraie est une connaissance pure non contaminée par nos préjugés : elle suppose que seules interviennent nos perceptions qui constituent la pure expérience. L'intervention de nos préjugés crée de l'erreur. Kant, quant à lui, nie que les perceptions puissent être pures et affirme que notre connaissance (expérience) est le résultat d'un processus d'assimilation et de transformation, autrement dit le produit de nos perceptions et du traitement que l'on en fait. K. Popper rejette l'une et l'autre de ces conceptions contestant que les perceptions puissent constituer la matière première de notre connaissance. Dans la science, c'est l'observation et non la perception qui joue un rôle décisif. Une observation est une perception conçue à l'avance et préparée. Elle est un processus dans lequel on joue un rôle actif. L'observation est toujours précédée d'un problème, elle présuppose l'existence d'un système d'attentes (un horizon d'attentes). Au-delà, K. Popper critique la réponse qu'apporte la théorie de la connaissance du sens commun au problème de l'induction auquel elle est confrontée. En effet, elle prétend qu'il n'y a rien dans notre entendement qui n'y soit entré auparavant par les sens mais elle doit, en même temps, reconnaître que nous avons effectivement des attentes et que nous croyons fortement en certaines régularités. Le problème de l'induction selon le sens commun se résume donc à une question : comment ces attentes et ces croyances ont-elles pu prendre naissance ? La réponse de cette théorie à ce problème est la suivante : « *par la répétition d'observations faites dans le passé* ». Dans la conception du sens commun, on tient donc pour acquis que notre croyance dans les régularités se justifie par la répétition des observations qui sont cause de la genèse de cette croyance. Mais cette réponse ne va pas sans poser deux autres problèmes, identifiés par Hume. Le premier est d'ordre logique : sommes-nous justifiés à raisonner à partir

de cas répétés dont nous avons l'expérience sur d'autres cas (les conclusions) dont nous n'avons pas l'expérience ? La réponse de Hume, à laquelle adhère K. Popper, est négative, car il n'existe aucun argument logique pour étayer une inférence inductive (généralisation à partir d'énoncés portant sur le passé). Le second problème découle de cette solution au premier problème et est d'ordre psychologique : pourquoi, dans ces conditions, les gens sensés s'attendent-ils à ce que les cas dont ils n'ont aucune expérience se conforment à ceux dont ils ont l'expérience et pourquoi y croient-ils ? La réponse d'Hume est que cela provient de la coutume ou de l'habitude. Nous serions conditionnés par les répétitions et, en conséquence, notre connaissance serait indéfendable d'un point de vue rationnel. K. Popper propose une autre solution qui ne remet pas en cause la rationalité et permet de résoudre le paradoxe d'Hume (l'induction n'est pas valide, mais les hommes l'utilisent de sorte qu'ils sont irrationnels) : nos actes ne reposent pas sur l'habitude (le résultat de la répétition) mais sur les mieux testées de nos théories et nos agissements sont donc rationnels. Il n'y a donc pas de conflit entre la rationalité et l'action pratique dans notre constitution humaine. Cela revient à nier l'inductivisme[16].

---

[16] À cet égard, K. Popper s'oppose au positivisme logique du Cercle de Vienne [D. Hands 1998, p. 374-378]. Deux autres importantes différences distinguent le positivisme logique du popperisme. D'une part, les positivistes logiques, tout comme les empiristes classiques (positivisme de Comte) soutiennent que les théories scientifiques n'expliquent rien et n'ont pour but que de décrire de façon fiable les observations empiriques. D'autre part, ils prétendent établir la vérité des théories à partir des faits d'observation. Plus généralement, le popperisme se distingue du positivisme qui, si l'on s'en réfère à D. Hands [1998], comporte trois principales écoles séparées mais reliées : le positivisme du 19e siècle d'Auguste Comte et Ernest Mach, le positivisme logique du Cercle de Vienne des années 3O et l'empirisme logique qui a dominé la philosophie anglo-saxonne des sciences au milieu de ce siècle. Par rapport à ce dernier, le popperisme se singularise notamment par son point de vue falsificationniste (ou infirmationniste) plutôt que confirmationniste. La philosophie de K. Popper nourrit néanmoins des liens avec le positivisme en ce sens qu'elle est échafaudée sur la critique de ce programme.

2.2. *Une alternative aux déterminisme et indéterminisme purs*

Afin de définir l'indéterminisme et le déterminisme purs, il est pratique de reprendre la métaphore des nuages et des horloges, utilisée par K. Popper [1998, chapitre 6]. Les nuages représentent les systèmes physiques caractérisés par leur très grande irrégularité, leur désordre et un comportement plus ou moins impossible à prédire (par exemple, des molécules des gaz). Les horloges représentent les systèmes physiques réguliers, ordonnés, et dont le comportement est très facile à prédire. Entre ces deux extrêmes, il existe une quantité de choses, processus et phénomènes naturels qui se rapprochent de l'un ou l'autre de ces extrêmes : cycle des saisons, animaux, automobiles, système solaire. Un nuage de moucherons est un exemple ou paradigme d'un nuage irrégulier ou chaotique : il est quasiment impossible de suivre le vol individuel d'un unique moucheron. Mais l'essaim maintient sa cohésion sans avoir de *leader*, ni de structure[17]. Ce système de classification est acceptable

---

[17] Ceci résulte, d'après K. Popper, de la conjonction de deux facteurs : chaque moucheron fait exactement ce qui lui plaît, au hasard, et aucun d'eux n'aime s'écarter trop loin de ses camarades. Comme pour beaucoup de systèmes physiques, biologiques et sociaux, on peut décrire l'essaim comme un tout. L'hypothèse précédente sur la cohésion de l'essaim montre qu'il existe même une sorte d'action ou de contrôle exercé par ce tout sur ses éléments ou parties. Mais ce « tout » est un bon moyen de dissiper la croyance qui veut qu'un tout soit *toujours* plus que la simple somme de ses parties. L'essaim n'est rien d'autre que la somme de ses parties : la description des mouvements de tous les moucherons permet de décrire intégralement le tout et le mouvement du tout est la somme des mouvements de ses éléments. Cette idée est une critique explicite du holisme méthodologique qui s'oppose au paradigme de l'individualisme méthodologique défendu par K. Popper dans « Misère de l'historicisme » [1988]. Il y soutient que « *l'individualisme méthodologique* (est) *la doctrine tout à fait inattaquable selon laquelle nous devons réduire tous les phénomènes collectifs aux actions, interactions, buts, espoirs et pensées des individus et aux traditions créées et préservées par les individus* ». Cette thèse n'est pas développée dans « La Connaissance Objective ». On y trouve, en tout et pour tout, que la critique susmentionnée à l'encontre du holisme et une mention, en note de bas de page [1998, p. 323], que l'existence des tout n'est pas niée par l'auteur mais qu'il s'oppose seulement à la superficialité de la plupart des théories holistes. Pour une présentation claire des paradigmes holiste et individualiste, on pourra consulter A. Laurent [1994].

du point de vue du sens commun. Mais les déterministes considèrent, depuis la révolution newtonienne (explication du mouvement des planètes) que tous les nuages sont des horloges. C'est ce qu'on appelle le déterminisme physique ou déterminisme pur. D'après ce dernier, la classification précédente, ou continuum, est due à notre ignorance : le monde est une horloge fonctionnant selon les lois de Newton (d'après sa théorie, les planètes n'ont pas l'irrégularité apparente qu'on leur donne : on peut prédire dans tous les détails leurs mouvements). Dans le monde physique parfaitement déterministe, il n'existe aucune place pour une intervention extérieure : tout ce qui arrive est prédéterminé, y compris nos mouvements et, donc, nos actions. Les systèmes physiques sont considérés comme de parfaites horloges. En conséquence, aucun de nos efforts ne pourrait avoir une influence sur ce qui se passe dans le monde physique. Le déterminisme physique nous réduit à des automates et détruit l'idée de créativité. Si le déterminisme physique est exact, un physicien totalement sourd pourrait écrire toutes les symphonies de Mozart au moyen d'une méthode simple qui consisterait à étudier les états physiques précis de son corps et à prédire où il tracerait des notes. À l'opposé, l'indéterminisme pur est la doctrine selon laquelle le pur hasard joue un rôle majeur dans notre monde physique. On doit distinguer cette conception de l'indéterminisme physique qui affirme seulement que le déterminisme physique est faux et qu'il y a au moins quelques exceptions à une prédétermination précise [K. Popper 1998, p. 337].

K. Popper est un indéterministe physique. D'après lui, la théorie newtonienne, quel que soit son degré de véracité, ne nous donne aucune raison valide de croire que les nuages sont des horloges parfaites. Car on ne dispose pas de la connaissance expérimentale de quelque chose comme une horloge parfaite. On est donc libre de conjecturer un certain jeu, une certaine imperfection dans toutes les horloges. Le monde ne serait pas uniquement régi par les lois newtoniennes mais aussi par les lois du hasard (c'est-à-dire de l'aléatoire, du désordre), de la probabilité statistique. À un certain degré, toutes les horloges sont donc des nuages : seuls les nuages existent même si ces nuages peuvent être nébuleux à des degrés divers. Par ailleurs, déterminisme et indéterminisme purs apparaissent trop peu réjouissants : soit tout serait prédéterminé, soit tout

serait dû au hasard. La conception de K. Popper du développement de la connaissance va au-delà de l'indéterminisme : elle est évolutionniste. Elle s'inscrit dans une théorie évolutionniste du monde que l'on peut formuler en 12 points [K. Popper 1998, p. 364-369] :

1. Tous les organismes sont constamment engagés dans la résolution de problèmes.

2. Ces problèmes sont des problèmes en un sens objectif : on peut les reconstruire, hypothétiquement, après coup.

3. La résolution des problèmes passe par la méthode d'essai et d'erreur.

4. L'élimination de l'erreur peut s'effectuer par élimination complète des formes qui ont échoué ou par évolution (à titre d'essai) des contrôles qui modifient ou suppriment les organes, hypothèses... qui ont échoué.

5. L'organisme individuel intègre les contrôles développés durant l'évolution de son phylum (chaîne d'organismes en évolution à laquelle appartient l'organisme individuel)[18].

6. L'organisme individuel est lui-même une solution à l'essai : sa relation à son phylum est comparable à celle qui existe entre les actions d'un organisme individuel et cet organisme individuel.

7. La chaîne d'évolution fondamentale peut être décrite au moyen de la formule tétradique de la méthode des conjectures et réfutations (P1 --> TS --> EE --> P2).

8. Il y a une multiplicité de solutions à l'essai (TS1, TS2...).

9. Ce schéma est différent de celui du néodarwinisme. Selon ce dernier, il existe un seul problème : celui de la survie. Comme dans le modèle de K. Popper, il y a une multiplicité de tentatives de solutions à l'essai qui sont les variations ou les mutations. Mais à la différence du modèle de K. Popper, (1) il n'y a qu'un seul moyen d'éliminer l'erreur : la destruction de l'organisme et, (2) il y a négligence du fait que P1 et P2 différeront (le problème serait toujours le même problème de survie).

---

[18] On pourrait dire que l'organisme apprend de ses expériences et incorpore cet apprentissage dans ses répertoires de comportement.

10. Dans le système de K. Popper, tous les problèmes ne sont pas des problèmes de survie (par exemple, celui de la reproduction).

11. Les problèmes que l'organisme essaie de régler sont souvent nouveaux et sont les produits de l'évolution (P1 vers P2) : la théorie rend donc compte de ce qu'on peut appeler l'évolution créatrice ou émergente.

12. Le schéma autorise le développement de contrôles par élimination de l'erreur (des organes d'avertissement comme les yeux ou des mécanismes de rétroaction) c'est-à-dire des contrôles capables d'éliminer l'erreur sans détruire l'organisme.

Cette conception évolutionniste se distingue nettement des déterminisme et indéterminisme purs : elle rend concevables des systèmes physiques qui ne soient ni de parfaites horloges, ni de parfaits nuages. L'alternative proposée a un caractère intermédiaire entre le parfait hasard et le déterminisme parfait. C'est une conception dans laquelle le monde physique est un système ouvert. Elle est compatible avec une conception de l'évolution de la vie comme processus d'essai et élimination de l'erreur. Cela permet de comprendre l'émergence de l'innovation biologique et le développement de la connaissance et des libertés humaines.

2.3. Une alternative à l'essentialisme

On a indiqué précédemment que, d'après K. Popper, la connaissance pure (recherche fondamentale) se développe dans une direction qui va à l'inverse de la différenciation et de la spécialisation : elle est dominée par une tendance à l'accentuation de l'intégration dans des théories unifiées. Mais K. Popper ne croit pas aux explications ultimes, à la différence des essentialistes : toute explication peut être, à son tour, expliquée par une théorie d'un degré d'universalité plus élevé. Cela ne remet, bien entendu, pas en cause l'intérêt de la recherche. L'explication d'une théorie conjecturale au moyen d'une autre dotée d'un plus haut degré d'universalité nous permet en effet de découvrir plus en profondeur le monde. Autrement dit, on aboutit à des théories de plus en plus profondes, la profondeur d'une théorie scientifique étant liée

à sa simplicité et, donc, à sa richesse de contenu. Chaque fois que, dans les sciences empiriques, une nouvelle théorie d'un degré d'universalité plus élevé explique avec succès une théorie plus ancienne en la corrigeant, c'est un signe certain de la plus grande profondeur de cette théorie. L'exigence qu'une nouvelle théorie contienne l'ancienne de façon approximative est ce que l'on appelle le « principe de correspondance ». C'est une condition suffisante de la profondeur. K. Popper est également anti-essentialiste en ce sens qu'il ne croit pas à la réalité des concepts [1998, p. 476] et pense en conséquence qu'on devrait faire disparaître les questions du type « qu'est-ce que ? » ou « que sont ? », autrement dit, toutes les questions de définition (les questions verbales) car ce sont des pseudo questions, des questions stériles. De la même façon, on devrait éviter de discuter du sens des mots. Car les vrais problèmes, ce sont ceux qui portent sur les faits, autrement dit des problèmes qui concernent les théories et leur vérité.

3. Utilité du contenu de « La Connaissance Objective » pour le chercheur en gestion

L'exposé précédent avait pour objectif de donner un aperçu suffisamment détaillé de « La Connaissance Objective » pour rendre intelligible un texte dense et souvent abscons, et permettre d'en saisir ses principaux tenants et aboutissants. Il s'agit, ici, d'aller plus en avant en discutant l'intérêt de l'ouvrage pour un chercheur en gestion sachant, d'une part, que les thèses de K. Popper concernent essentiellement le domaine des sciences physiques et que, d'autre part, la gestion est encore à la recherche de son statut. D'une façon générale, on peut attendre d'un écrit en épistémologie qu'il apporte des éléments de réponse à trois principales questions [J.L. Le Moigne 1995, p. 4] :

- Qu'est-ce que la connaissance ? (question gnoséologique)
- Comment est-elle constituée ou engendrée ? (question méthodologique)
- Comment apprécier sa valeur ou sa validité ? (question éthique)

L'ouvrage étudié apporte effectivement des éléments de réponse aux deux dernières questions, la première n'étant pas traitée compte tenu de la position anti-essentialiste de l'auteur (ce qui ne l'empêche pas de donner une définition de la connaissance. Simplement, il ne prétend pas proposer une définition qui serait meilleure qu'une autre. Elle n'a, en d'autres termes, qu'un rôle instrumental[19]). C'est donc autour de ces deux considérations méthodologiques et « éthiques » que l'on discutera l'intérêt de « La Connaissance Objective » pour le chercheur en gestion.

3.1. Considérations méthodologiques

Le schéma du développement de la connaissance exposé par K. Popper constitue avant tout une théorie explicative de l'émergence et du progrès de la connaissance, mais peut également être considéré comme un cadre méthodologique cohérent pour le chercheur en gestion. D'ailleurs, l'auteur lui-même dévoile une sorte de secret du succès, un guide à l'usage du chercheur, même s'il précise qu'il n'y a pas de voie royale qui conduise au succès dans les sciences. Ce guide est le suivant [K. Popper 1998, p. 397-406] :

- être le plus clair possible quant au problème d'une recherche ;
- prendre garde à la manière dont le problème se transforme et se définit progressivement ;
- être clair quant aux théories auxquelles on adhère ;
- garder à l'esprit que ces théories peuvent être fausses[20] ;
- essayer de formuler et de critiquer, toujours et encore, les théories auxquelles on adhère ;
- essayer de construire des théories alternatives, car c'est le seul moyen pour comprendre les théories auxquelles on adhère ;

[19] En ce sens qu'elle est utile mais ne prétend pas à la vérité.

[20] D'où l'idée que nos connaissances sont toujours conjecturales.

- prendre garde contre les situations où une théorie paraît être la seule possible, car cela peut être le signe que ni la théorie, ni le problème qu'elle a pour fonction de résoudre ne sont compris ;
- considérer toujours les expériences comme des tests d'une théorie ;
- une expérience ou une observation qui étaye une théorie ne fait qu'en réalité affaiblir une théorie alternative ;
- l'ambition doit être de réfuter et remplacer ses propres théories ;
- mais bien défendre une théorie contre la critique fait partie de toute discussion féconde : elle permet de révéler sa force et la force des critiques .

Au-delà, et c'est là que se situe de notre point de vue la contribution méthodologique la plus essentielle, l'ouvrage suggère la façon dont on peut résoudre cinq problèmes auxquels sont immanquablement confrontés les chercheurs dans le domaine de la gestion. Il s'agit des difficultés :

- de définition d'un problème de recherche,
- de compréhension d'un problème de recherche,
- d'approche d'un concept,
- d'élaboration d'une théorie,
- de compréhension des actions humaines.

L'idée selon laquelle toute construction théorique et, plus généralement, tout développement de la connaissance, présuppose l'existence d'un problème peut paraître évidente. Elle est pourtant loin, au vu de nos expériences en qualité de chercheur, d'être naturelle. En particulier, une participation régulière à des séminaires de présentation de recherches doctorales permet de constater qu'il n'est pas rare que de jeunes doctorants aient des difficultés, à l'issue de l'exposé de leur projet de recherche, pour répondre à une question du type : « au fond, quel est le problème qui motive votre recherche ? ». On partage cette conviction qu'une recherche suppose la définition d'un problème dont la clarté et la pertinence conditionnent la qualité des connaissances qui seront produites. Poser un problème pertinent de recherche n'est assurément pas affaire aisée. Mais les développements précédents nous renseignent sur la

façon dont il peut émerger. Un problème étant une attente déçue, il s'agit de créer une telle situation. D'une part, ceci suppose de disposer d'un fonds de connaissances relatif au domaine dans lequel le problème doit émerger. En ce qui concerne la gestion, ce fonds de connaissances peut résulter d'expériences passées (stages...), de lectures, de suivi des médias ainsi, bien entendu, que du suivi d'enseignements spécialisés. D'autre part, il faut que ce fonds de connaissances soit contrarié. Il existe trois moyens pour ce faire :

(1) rechercher les contradictions éventuelles au sein même de nos théories explicatives (faisant partie de notre fonds de connaissances) ;

(2) se confronter, et donc confronter notre propre fonds de connaissances, à la réalité du fonctionnement des organisations (aux faits) ;

(3) confronter nos connaissances actuelles (notre fonds de connaissances) avec les autres théories existantes et rechercher les éventuelles contradictions.

On l'aura remarqué, il s'agit des trois manières suggérées par K. Popper [1998 p. 395] pour critiquer une théorie explicative et favoriser l'émergence de nouveaux problèmes. Notre fonds de connaissances étant lui-même une théorie explicative particulière, l'application de l'une et/ou l'autre de ces trois démarches, qui participe, pour partie tout au moins, d'une autocritique apparaît tout à fait cohérente. Outre le fait qu'elle explicite les moyens de découverte d'un problème, l'intérêt de cette typologie est de suggérer la pluralité des démarches possibles et, donc, que les études empiriques exploratoires (exemple de deuxième moyen) ne sont pas la seule manière possible de faire émerger des problèmes de recherche. L'analyse et la synthèse constituent une alternative. Par exemple, l'analyse et la synthèse que l'on a réalisées sur les résultats des recherches relatives aux déterminants du succès des filiales communes [F. Blanchot, U. Mayrhofer 1997] a permis de faire le constat d'un certain nombre de problèmes qui peuvent constituer le point de départ pour de nouvelles recherches et conceptualisations. De la même façon, l'analyse [F. Blanchot 1998] du modèle d'évolution de la coopération développé par Y. Doz [1996] a permis didentifier un certain nombre d'incohérences ou d'ambiguïtés qui constituent autant de problèmes pouvant être à la base de nouvelles recherches. Il ne

s'agit pas ici de hiérarchiser les différentes approches possibles de l'identification d'un problème. Mais de souligner le fait que les travaux de la première et troisième catégories sont tout aussi cruciaux que ceux de la seconde et qu'ils sont même indispensables dès lors que le fonds de connaissances du chercheur est très incomplet dans le domaine où il entend s'investir, ce qui est souvent le cas dans les nouveaux projets. En effet, s'en tenir à une étude exploratoire risque de conduire à la formulation de problèmes dont la pertinence est limitée si les travaux existants sur les problèmes identifiés s'avèrent nombreux et riches d'enseignement. Au-delà, si l'on reconnaît que le monde 3 des théories est un monde autonome qui crée ses propres problèmes, cela signifie que, même pour la recherche en gestion, l'accès au terrain n'est pas une condition toujours nécessaire pour faire des découvertes.

La définition d'un problème n'implique pas nécessairement qu'il soit compris. En effet, comprendre un problème «*consiste à découvrir qu'il y a une difficulté et où gît la difficulté* » [K. Popper 1998, p. 282]. Or, les problèmes de recherche que l'on définit peuvent être vagues et on peut ne pas toujours en cerner toutes les difficultés, c'est-à-dire pourquoi ils ne sont pas faciles à résoudre. Il s'agit d'une situation possible lorsque l'on s'engage dans un nouveau projet de recherche. La solution proposée par K. Popper consiste à élaborer une solution inadéquate puis à la critiquer ou à la faire critiquer par d'autres. Ce faisant, on peut identifier pourquoi les solutions les plus évidentes ne sont pas satisfaisantes et, ainsi, passer à des solutions (théories) meilleures. En effet, cela permet d'identifier où gît la difficulté en découvrant pourquoi certaines solutions de prime abord ne marchent pas [K. Popper 1998, p. 280-283]. Cette idée cautionne, s'il en est besoin, les séminaires de recherche et de présentation doctorale, puisqu'il s'agit là de lieux privilégiés pour soumettre des solutions inadéquates à la critique et, ainsi, accroître les chances d'améliorer notre compréhension de certains problèmes.

Souvent, la définition d'un problème conduit à faire appel à des concepts tels que, par exemple, ceux de compétence ou de coopération. On peut alors être tenté d'en chercher la « bonne » définition. En tout cas, il s'agit là d'une tendance fréquente, si l'on en juge par nos expé-

riences vécues en colloque ou séminaire. On a indiqué, ailleurs, qu'il n'existait pas de bonne définition en soi d'un concept, la pertinence de chacune reposant sur son adéquation avec l'objet de la recherche à laquelle elle est associée et dont elle constitue le point d'ancrage [F. Blanchot 1997a]. La position de K. Popper sur les problèmes relatifs à la signification des concepts et des mots nous conforte dans cette analyse. Il considère que ces problèmes sont sans importance car les concepts ne sont que des moyens de formuler ou résumer des théories, que leur rôle est principalement instrumental et qu'on peut toujours les remplacer par d'autres concepts [K. Popper 1998, p. 204].

Pour qu'elle soit testable, une théorie doit respecter un certain nombre de principes. En particulier, on l'a mentionné précédemment, l'*explicans* ne doit pas être *ad hoc* ou circulaire, c'est-à-dire qu'il ne doit pas avoir pour seule preuve l'*explicandum* lui-même. Le rappel de ce principe n'est pas inutile parce qu'il n'est pas toujours respecté. Deux illustrations permettent d'en attester. La première se réfère au modèle proposé par F. Contractor, P. Lorange [1988] pour déterminer les conditions du choix d'une filiale commune en lieu et place d'une filiale 100 %. Les auteurs suggèrent de comparer le gain net supplémentaire du recours à un partenaire (comparativement à celui d'une filiale à 100 %) à la part de profit de l'opération captée par ce dernier et de choisir une filiale commune quand le premier terme est supérieur au second, conformément à la formule de l'encadré 2.

Encadré 2 - *Le modèle du choix entre internalisation et accord proposé par F. Contractor et P. Lorange [1988]*

Choisir un accord quand

[(R1+R2) + (C1 + C2)] - [(R3+R4) + (C3 + C4)] > (1 -) * CV

avec

R1 = gains directs supplémentaires par rapport à l'option d'agir seul
R2 = gains indirects supplémentaires par rapport à l'option d'agir seul
C1 = réduction de coûts directs par rapport à l'option d'agir seul
C2 = réduction de coûts indirects par rapport à l'option d'agir seul
R3 = réduction de gains directs par rapport à l'option d'agir seul
R4 = réduction de gains indirects par rapport à l'option d'agir seul
C1 = coûts directs supplémentaires par rapport à l'option d'agir seul
C2 = coûts indirects supplémentaires par rapport à l'option d'agir seul
 = part du profit de la firme réalisant l'analyse (avec 0 < < 1)
1 - = part de profit du partenaire
CV = bénéfice engendré par l'opération conjointe
Revenus ou coûts directs : concernent le projet considéré
Revenus ou coûts indirects : concernent l'entreprise au-delà du projet considéré

On montre, ailleurs, que ce modèle ne peut être considéré comme un outil de gestion opérationnel [F. Blanchot 1997b]. Dans ces conditions, on peut se demander s'il ne peut s'agir d'une théorie où l'*explicandum* serait le choix effectivement retenu par les entreprises et l'*explicans* la supériorité ou non d'une filiale commune par rapport à une filiale 100 % au regard de la précédente équation. Si l'on admet le principe précédemment rappelé, alors on peut en conclure qu'il ne peut non plus s'agir d'une théorie, tout au moins testable. En effet, il n'est pas possible, dans les faits, de déterminer précisément la valeur des termes de l'équation de sorte que la seule preuve dont on peut disposer quant à la supériorité d'une filiale commune, par rapport à une filiale 100 %, est qu'une filiale commune a été choisie en lieu et place d'une filiale 100 %. Autrement dit, la seule preuve dont on peut disposer en faveur de l'*explicans* (valeur comparative d'une filiale commune) est l'*explicandum* (choix ou non d'une filiale commune).

La seconde illustration se réfère à la théorie des coûts de transaction [O.E. Williamson 1975, 1985]. De façon très simplifiée, cette théorie suggère, notamment, qu'une activité sera internalisée lorsque les coûts qu'engendre une transaction de marché pour acquérir les *outputs* de cette activité dépassent les coûts bureaucratiques de son internalisation. Comme, dans les faits, il n'est pas possible d'obtenir un calcul incontestable de ces coûts, la seule preuve dont on peut disposer quant à, par exemple, l'infériorité des coûts de transaction, par rapport aux coûts bureaucratiques dans une situation donnée, est qu'une relation de marché soit effectivement constatée dans ce type de situation[21]. L'*explicans* (l'importance relative des coûts de transaction) a donc pour seule preuve possible l'*explicandum* (le mode de gouvernance)[22].

Enfin, on peut relever deux contributions ayant trait à la façon dont on peut comprendre les actions humaines, aspects essentiels en gestion. Premièrement, on l'a indiqué plus haut, K. Popper soutient que nous pouvons en apprendre beaucoup sur le comportement des producteurs en étudiant les produits eux-mêmes. Appliqué au domaine de la gestion, cela suggère que l'analyse d'objets du troisième monde tels que des contrats, des comptes rendus de réunions, des discours publiés peut être d'un grand intérêt pour comprendre le comportement des acteurs qui les

[21] La conclusion diffère toutefois dès lors que l'on introduit la notion de spécificité d'actifs. On obtient alors une explication causale d'une internalisation particulière à partir des prémisses suivantes (si l'on fait abstraction, pour simplifier, de l'hypothèse de rationalité limitée ainsi que du rôle de la fréquence des transactions et de l'incertitude de l'environnement) : (1) une loi qui stipule qu'une activité quelconque (A) sera internalisée quand les coûts (CM) qu'engendre une transaction de marché pour acquérir les *outputs* de A dépassent les coûts bureaucratiques (CB) de son internalisation ; (2) une loi qui stipule que CM>CB quand A ne requiert que des actifs spécifiques ; (3) une condition initiale particulière : les actifs requis pour l'activité considérée sont idiosyncratiques. Dans ce cas, l'*explicans* est testable de manière indépendante. Toutefois, en cas de réfutation de l'*explicans*, et à supposer que la condition initiale soit respectée, on ne pourra pas savoir si c'est la loi (1) qui est fausse, la loi (2) ou les deux. C'est le problème dit de Duhem-Quine [A. Mingat et *al.* 1985, p. 205]. Et on ne pourra jamais le savoir puisqu'aucune des deux lois n'est individuellement testable.

[22] Ce qui ne remet pas en cause la valeur instrumentale de la théorie [voir A. Chalmers 1987, p. 237 sq.].

ont produits et que le recueil de la pensée subjective de ces acteurs par questionnaire ou entretien n'est donc pas la seule approche envisageable. Il s'agit d'une démarche qui, si elle est possible, ne peut être négligée. Par exemple, l'analyse d'un contrat d'alliance peut nous donner des indications sur les raisons, en particulier non avouables, qui peuvent avoir conduit un dirigeant à rechercher ce mode relationnel. Ainsi, la présence d'une clause prévoyant la mise en place d'une équipe commune, alors même que l'organisation, du point de vue de laquelle on se place, ne dispose pas, à la différence de son partenaire, des compétences requises pour l'activité considérée (elle ne fait pas partie de son métier, repose sur des savoir-faire différents...) peut être interprétée comme le souhait qu'a son dirigeant de bénéficier d'un apprentissage inter-organisationnel. L'existence de procédures formelles visant à diffuser le savoir acquis par les salariés affectés à l'équipe commune, corroborerait cette interprétation...

Deuxièmement, K. Popper indique explicitement qu'on peut se servir de son schéma de résolution des problèmes par conjecture et réfutation comme une théorie explicative des actions humaines dans la mesure où toute action peut être interprétée comme une tentative pour résoudre un problème. On dispose ici d'une contribution qui dépasse le champ de l'épistémologie et vient s'inscrire dans la sphère des théories de l'action mais qui n'est pas dénuée de toute implication méthodologique. La théorie de l'action de K. Popper prétend que l'action humaine est la résultante des problèmes auxquels sont confrontés les hommes et du contexte dans lequel doivent être résolus ces problèmes. Et expliquer l'action humaine consisterait à formuler des hypothèses sur le problème et le contexte (situation de problème logique) sous-jacent, c'est-à-dire à proposer une reconstruction conjecturale du problème et de son arrière-plan. Il s'agit là, assurément, d'une considération méthodologique puisqu'elle suggère la façon d'analyser les actions humaines. On peut noter, qu'elle coïncide remarquablement avec la façon dont J. Girin [1990] suggère d'analyser les actions et les interactions en situation de gestion : émettre des hypothèses sur le motif de l'action et les contextes de cette action. Toutefois, il existe au moins une différence entre les deux approches. Si l'on suit la conception popperienne, il est inutile, même lors-

que cela est envisageable, de chercher à se mettre à la place des acteurs pour ce faire (élément subjectif du deuxième monde). Au contraire, J. Girin [1990, p. 166] préconise « une authentique socialisation de longue durée sur le terrain » pour comprendre les significations propres aux acteurs, tout au moins pour les moins formalisées d'entre elles. Certes, cette immersion dans l'organisation peut aider à mieux cerner la situation de problème des acteurs et, ainsi, à mieux permettre de rendre compte du caractère approprié de leurs actions. Cependant, outre le fait qu'elle n'est pas toujours possible, elle limite la critique intersubjective des résultats d'observation. En effet, ils ne décrivent pas une situation observable pouvant faire l'objet de tests indépendants[23]. En conséquence, les conditions à remplir pour permettre le développement de la science et donc pour que l'on puisse qualifier la connaissance produite de scientifique, dans une perspective popperienne, ne sont plus strictement remplies. Dès lors, la socialisation ne peut avoir qu'une vertu heuristique, seuls des objets du troisième monde, tels que des documents d'entreprise et des comptes rendus écrits d'entretien, pouvant être utilisés pour rendre compte d'une situation de problème.

3.2. Considérations « éthiques »

L'appellation « sciences de gestion » conférée par les instances universitaires à la discipline qui nous intéresse pourrait laisser supposer la pleine et entière reconnaissance de son statut scientifique. Cette reconnaissance est pourtant loin d'être acquise, ce que ne manque pas de souligner le rapport de la commission Pineau-Valencienne [1991, p. 119] qui plaide en faveur d'une reconnaissance par le Ministère des Finances du statut scientifique de la recherche en gestion après avoir souligné [1991, p. 115] qu'il n'est pas acquis que le monde universitaire ou les pouvoirs publics considèrent la gestion comme une discipline scientifique. Même des institutions telle qu'Harvard ont pu diffuser l'idée,

[23] En ce sens que ces résultats d'observation ne sont, pour partie tout au moins, que des perceptions, des éléments subjectifs [A. Chalmers 1991, p. 58-62], une connaissance propre au sujet (le chercheur) sur son objet de recherche, bref, une connaissance subjective relevant du deuxième monde.

comme l'indique P. Tabatoni [1996], qu'il n'y avait pas réellement de théorie de la gestion.

Cette question du statut de la gestion n'est pas superflue. Outre ses incidences financières que l'on ne peut ignorer puisqu'elles conditionnent le développement même des recherches en gestion, c'est la portée des productions de la discipline qui est en cause. Comment, en effet, légitimer un enseignement de connaissances dont la validité n'est pas réellement reconnue ? Une réflexion sur le caractère scientifique ou non de cette discipline apparaît donc souhaitable sinon nécessaire. Ceci explique sans doute le foisonnement actuel des écrits en la matière [A. Martinet et *al.* 1990 ; M. Marchesnay 1991 ; G. Arnaud 1996 ; F. Wacheux 1996 ; E. Cohen 1998...]. La réponse à la question qui sous-tend tout un pan de ces travaux, à savoir « la gestion est-elle ou non une science et à quelle condition peut-on prétendre qu'elle l'est ? », est moins évidente qu'il peut y paraître. C'est qu'en fait, les philosophes des sciences eux-mêmes ne s'accordent pas sur ce que l'on doit entendre par science [M. Grawitz 1996, chapitre 2]. La raison en est simple, comme l'explique très clairement A. Chalmers [1987 p. 26] : « *... il me semble maintenant que la question qui constitue le titre de ce livre [Qu'est-ce que la science ?] est à la fois trompeuse et présomptueuse. Elle présuppose l'existence d'une catégorie unique, la « science », et conduit à penser que les différents domaines du savoir, la physique, la biologie, l'histoire, la sociologie, etc., n'ont d'autre alternative que de se situer soit à l'intérieur soit à l'extérieur de cette catégorie. Je ne sais comment une telle caractérisation générale de la science peut être établie ou défendue. Les philosophes ne possèdent pas le moyen de légiférer sur le critère à satisfaire pour juger acceptable ou « scientifique » un domaine de savoir* ». Si l'on admet qu'il ne peut exister un critère absolu permettant de distinguer ce qu'est une science d'une non-science, alors « *rien ne nous autorise à intégrer ou à rejeter des connaissances en raison d'une conformité avec un quelconque critère donné de scientificité* » [A. Chalmers 1987, p.267]. Cela signifie que rien n'autorise *a priori* à rejeter la gestion, en tant que domaine de connaissance, du champ de la science. On pourrait donc s'en tenir là et considérer qu'il

n'y a plus lieu de débattre du statut de la gestion. Mais ce serait se priver de la possibilité de résoudre deux problèmes persistants et de taille : celui de la menace sur la survie d'une discipline qu'implique une non-reconnaissance de sa scientificité par la société actuelle et celui de la nécessaire évaluation des connaissances produites au sein d'une discipline pour éviter cette pollution intellectuelle dont parle I. Lakatos [1974]. On disposerait d'une solution satisfaisante, sinon de la meilleure, à ces deux problèmes dès lors que deux conditions seraient remplies :

- la production dans le domaine de la gestion de connaissances qui respecte des critères de validité clairement définis ;
- la reconnaissance par la société actuelle du caractère scientifique de ces critères.

Il n'est pas exclu que plusieurs critères puissent répondre simultanément à ces deux exigences. Il ne s'agit pas tant ici de rechercher quels sont ces critères que de répondre à la question suivante : les critères utilisés par K. Popper sont-il compatibles avec ces exigences ?

K. Popper voit dans la science « *l'étape où nos mythes explicatifs s'ouvrent à la critique consciente et consistante, et où nous sommes mis au défi d'inventer de nouveaux mythes* » [1998, p. 151]. Et d'ajouter que « *seule la science remplace l'élimination de l'erreur dans la lutte violente pour la vie par la critique rationnelle non violente ; seule elle nous permet de remplacer le meurtre (monde 1) et l'intimidation (monde 2) par les arguments impersonnels du monde 3* » [K. Popper 1998, p. 151]. Il précise, comme on l'a déjà mentionné, que le but de la science est de découvrir des explications satisfaisantes à nos problèmes. Pour qu'on puisse légitimement parler de science, une double condition doit donc être remplie : la discipline doit construire des modèles, des théories, c'est-à-dire fournir des explications causales aux phénomènes qu'elle étudie (critère de scientificité 1) et ces modèles doivent pouvoir être soumis à une discussion critique et, en particulier, être testables[24] de façon intersubjective (critère de scientificité 2).

[24] Il s'agit du critère de démarcation qui permet de distinguer les énoncés des sciences empiriques des énoncés non empiriques : «un énoncé est empirique

On ne peut légitimement prétendre que ces deux critères sont unanimement reconnus par le monde universitaire et les pouvoirs publics, la conception popperienne de la science n'étant pas exempte de critiques[25]. Néanmoins, on ne peut davantage soutenir qu'ils sont moins acceptés que d'autres. D'une part, le falsificationisme (ou réfutationisme ou infirmationisme) demeure une position épistémologique défendue (voir, par exemple, M. Blaug [1994], pour ce qui concerne la discipline économique). D'autre part, K. Popper reste l'une des figures marquantes de l'épistémologie contemporaine [J. Girin 1990, p. 171] et il n'est pas contesté que ses contributions continuent de faire référence dans la plupart des institutions de recherche et d'enseignement [D. Hands 1998, p. 377 ; J.L. Le Moigne 1995, p. 13]. Si l'on admet, cette reconnaissance, il reste à déterminer dans quelle mesure les productions de connaissance en gestion peuvent respecter les critères popperiens.

L'utilisation du premier critère ne semble pas inconcevable en gestion. Il importe cependant de bien préciser que la production d'explications causales n'exige pas d'adhérer à une thèse déterministe, tout au moins dans son sens le plus fort. Ce sens fort, c'est celui qui affirme l'existence d'un monde d'une précision mathématique absolue

---

s'il existe des conjonctions (finies) d'énoncés empiriques singuliers (d'énoncés de base ou d'énoncés expérimentaux) qui le contredisent ».

[25] On peut en mentionner, pour le moins, quatre sérieuses. Premièrement, tous les énoncés d'observation sont faillibles [A. Chalmers 1987, p. 107 ; 1991, p. 52sq.]. En conséquence, la logique n'impose pas de rejeter systématiquement la théorie en cas de conflit avec l'observation. Deuxièmement, une théorie scientifique est faite d'une série d'énoncés universels et de conditions initiales particulières [voir K. Popper 1998, p. 510-519] de sorte que si la prédiction (ou l'explication) d'une théorie se révèle fausse, il reste à déterminer laquelle des prémisses est erronée (c'est le problème dit de Duhem-Quine). En conséquence, il est difficile de falsifier une théorie de façon probante. Troisièmement, l'histoire ne manque pas d'exemples suggérant que des théories scientifiques qui ont participé au développement de la connaissance n'auraient jamais pu être développées si les scientifiques avaient adhéré strictement aux principes méthodologiques du réfutationnisme, tout au moins dans sa version naïve (voir A. Chalmers 1987, p. 116 sq. ; 1991, p. 23 sq.]. Plus spécifiquement, la théorie de la vérisimilitude a été sévèrement critiquée, notamment par D. Miller dont K. Popper reconnaît la pertinence des propos même s'il continue à considérer comme légitime l'usage intuitif du concept en question [K. Popper 1998, p. 542-545 ; A. Boyer 1994, p. 84].

(déterminisme physique) ou, en sciences sociales, celui selon lequel le social conditionne l'existence, le contenu et l'évolution des activités humaines en quasi-totalité[26] [A. Laurent 1994, p. 17 ; A. Mingat et *al.* 1985, p. 362 sq.]. Par opposition, est indéterministe celui qui affirme que le déterminisme est faux, c'est-à-dire qu'il y a au moins quelques exceptions à une prédétermination précise. Ceci, comme le précise K. Popper [1998, p. 337], implique qu'on peut très bien être indéterministe et admettre que tout événement a une cause. Cette remarque est essentielle parce qu'on pourrait légitimement douter de la pertinence d'explications causales si cela impliquait que l'on fasse l'hypothèse d'une prédétermination parfaite, en particulier dans le cadre de l'analyse des phénomènes sociaux. C'est peut-être là une source de confusion que l'on retrouve dans certaines diatribes constructivistes à l'encontre de l'épistémologie institutionnelle contemporaine [J.L. Le Moigne 1995, p. 21-24][27]. Sous ces réserves, il ne semble pas que la production d'explications causales soit incompatible avec le domaine de la gestion[28], à savoir l'étude des situations de gestion[29] en relation avec la manière dont les participants agissent [J. Girin 1990]. Elle ne semble pas non plus contradictoire avec la finalité spécifique de cette discipline, à savoir l'amélioration des systèmes de gestion[30] [M. Marchesnay 1991]. En effet, cette amélioration semble immanquablement passer par un développement des connaissances positives sur les mécanismes de fonc-

---

[26] Dès lors, « *l'individu n'a guère de consistance au-dehors des déterminations extérieures qui le modèlent et le guident intimement, ni par suite de réelle capacité d'autonomie et d'initiative* » [A. Laurent, 1994, p. 18].

[27] Même si J.L. Le Moigne reconnaît la position indéterministe de K. Popper, son exposé reste des plus ambigus sur la distinction entre causalisme et déterminisme.

[28] Même si la causalité en sciences sociales peut différer de celle dans les sciences physiques et naturelles [C. Mouchot 1990 ; M. Grawitz 1996, p. 372-379].

[29] « Une situation de gestion se présente lorsque des participants sont réunis et doivent accomplir, dans un temps déterminé, une action collective conduisant à un résultat soumis à un jugement externe » [J. Girin 1990, p. 142].

[30] Un système de gestion sous-entend l'engagement de moyens qui se fait de façon organisée et qui est finalisé. Il repose sur quatre piliers : les buts, les environnements, l'organisation et les activités [M. Marchesnay 1991, p. 201-202].

tionnement des organisations et le développement d'explications à tous les problèmes auxquels sont susceptibles d'être confrontés les acteurs dans les organisations. La seule reconnaissance des explications causales dans le champ des connaissances scientifiques semble toutefois impliquer, *a priori*, d'exclure l'activité de construction d'outils de gestion comme activité du chercheur en gestion. On rejoint ici la distinction faite par K. Popper entre connaissance pure ou fondamentale, et outils et instruments ainsi que savoir appliqué lorsqu'il traite du développement de la connaissance, la première se développant par intégration et les autres par différenciation et spécialisation progressive. Cependant, c'est faire abstraction du fait que l'élaboration d'outils de gestion peut très bien participer du processus de test des théories. En effet, les implications que l'on peut tirer des connaissances positives peuvent rendre possible la préconisation d'un certain nombre de mesures pratiques et l'élaboration d'outils de gestion. Leur application ou leur mise en œuvre constitueront un moyen de tester la validité des conceptions sous-jacentes (réponse à des problèmes théoriques du type : pourquoi y a-t-il des salariés peu motivés au travail ?) et de générer, par la même, du savoir appliqué (réponse à des problèmes pratiques, du type : comment peut-on faire pour améliorer la productivité du travail ?). Cela suggère l'étroitesse des liens qu'il peut y avoir entre connaissance fondamentale, savoir appliqué et outils de gestion[31].

Ce qui précède suggère aussi que le second critère (la réfutabilité) n'est pas non plus incompatible, même si son respect ne va pas sans créer des difficultés. En particulier, une théorie peut ne pas être immédiatement testable s'il s'agit d'évaluer l'application d'outils de gestion. Au-delà, le problème se pose, lorsqu'il y a recherche de terrain (ce qui

31 Au fond, K. Popper ne contesterait pas ces liens [voir, notamment, K. Popper 1988, p. 72]. En effet, il n'exclut pas que la science puisse avoir des visées pratiques. Il s'oppose juste à une conception purement instrumentale c'est-à-dire qui rejetterait toute connaissance « inutile ». En revanche, la construction d'outils ne peut être en soi un but de la science dans une perspective popperienne, parce qu'elle n'a pas d'effets cognitifs. La définition que propose E. Cohen [1998, p. 1166] des sciences de gestion (des énoncés à caractère général ayant des effets cognitifs) est conforme à cette conception de la science,

n’est pas immédiatement le cas lorsqu’on fait appel à des données secondaires même si cela s’est produit antérieurement lors de la collecte des données), de l’interaction sujet objet qui réside dans le fait que « *à simplement vouloir observer, on agit sur la réalité que l’on voudrait saisir, et que cette réalité agit en retour sur la dynamique de recherche* » [J. Girin 1990, p. 161]. Mais ce problème d’ordre méthodologique n’est pas spécifique à la recherche en gestion ni même, de façon plus générale, à celle en sciences sociales[32]. Même en physique, on ne peut pas toujours considérer le phénomène observé comme objectif, c’est-à-dire indépendant des conditions dans lesquelles il a été observé [M. Grawitz 1996, p. 52]. En outre, il existe des conditions sous lesquelles il est possible de prendre en considération ce phénomène d’interaction par la mise en place d’un dispositif de recherche [J. Girin 1990 ; Chalmers 1991, p. 58]. Enfin, on peut mentionner la difficulté dans le domaine social de reproduire à volonté des conditions expérimentales exactement semblables, ce qui limite les possibilités de critique interpersonnelle par le biais de nouveaux tests. Mais, K. Popper [1988 p. 118 sq.] montre que ce problème existe aussi en physique. Au total, il ressort que les obstacles au respect du critère de réfutation ne sont pas spécifiques au domaine de la gestion : on les retrouve, à des degrés divers, pour les sciences naturelles. En conséquence, ils ne peuvent servir d’arguments pour rejeter la gestion du champ de la science, sauf à accepter que cela est aussi valable, par exemple, pour la physique.

Conclusion

En conclusion, il apparaît que si les thèses popperiennes exposées dans « La Connaissance Objective » concernent en premier lieu la connaissance dans les sciences physiques, elles n’ont pas pour autant une utilité pour le chercheur en gestion. Il n’est même pas exclu que l’épistémologie popperienne puisse servir à affirmer le statut scientifique de la gestion. Ce constat peut apparaître étonnant lorsqu’on consulte les

même si elle néglige le fait, en opposant effets pratiques et cognitifs, qu’une théorie peut avoir simultanément ces deux effets.

[32] Contrairement à ce que suggère C. Mouchot [1990].

travaux critiques de J.L. Le Moigne [1990 1995] à l'encontre des épistémologies positivistes[33] et son affirmation selon laquelle «*le positivisme, pris au sérieux, ne permet pas de construire une discipline académique enseignable, telle que la science de gestion* » [1990, p. 89]. Rappelons que les principaux arguments [J.L. Le Moigne 1990, p. 98] sont que cette dernière discipline se définit par (1) un objet chimérique (la gestion) qui n'a aucune réalité tangible et qui ne présente guère de réalité stable (les mêmes causes n'y produisant pas toujours les mêmes effets), (2) un objet dont la description se modifie au fur et à mesure que l'observateur le décrit (l'observateur assurant lui-même qu'il se transforme au fil de sa propre observation) ; (3) un objet qu'il n'est guère possible d'analyser sans le transformer ; (4) un objet qui ne se prête guère à une manière uniforme de raisonnement, en particulier lorsqu'on souhaite le traiter par la logique disjonctive (« *la gestion étant à la fois l'action de gérer et le résultat de cette action, se définit de façon non disjonctive a priori : elle s'interdit de respecter l'axiome du tiers-exclu qui précisément n'autorise pas la conjonction de l'opérateur et de l'opérande* »), (5) un objet qui semble sans cesse insatisfait des *optima* qu'on lui propose parce qu'ils ignorent divers critères auxquels il déclare se référer, par exemple parce que la durée des calculs de chaque optimum est incompatible avec les échéances des actions qu'il doit produire. Il ne s'agit pas ici de passer chacun des arguments au crible de la critique : cela dépasse le cadre du présent article. On souhaite juste mentionner, en guise de remarque finale, qu'il s'agit là

[33] La définition que donne J.L. Le Moigne des épistémologies positivistes ou épistémologie institutionnelle contemporaine est plus large que celle donnée par D. Hands [1998] du positivisme (cf. supra). Il considère que relèvent des épistémologies positivistes toutes les écoles qui reposent, peu ou prou, sur les deux hypothèses gnoséologiques ontologiques et déterministes et sur les deux principes méthodologiques de modélisation analytique et de raison suffisante. En soi, cette définition n'est pas critiquable. En revanche, l'inclusion des travaux de K. Popper (tout comme ceux de Kuhn) est contestable sachant que K. Popper est indéterministe, conteste la doctrine de la réalité ultime [1998, p. 302, note 3] qui constitue l'un des fondements du principe de modélisation analytique [J.L. Le Moigne 1995, p. 26] et rejette le principe de raison suffisante [1998, p. 77, 139, 171, 209]. Il n'y a finalement que l'hypothèse ontologique qui

d'une tâche nécessaire, tant les arguments avancés n'ont pas l'évidence que l'auteur semble leur accorder pour ne pas les justifier. Par exemple, si la gestion, en tant qu'objet de recherche, n'a pas une réalité tangible, cela n'exclut pas qu'il puisse s'agir d'un objet tout à fait réel et, donc, non chimérique. K. Popper prétend bien que le monde des entités théoriques est réel, de sorte qu'un état de compréhension ou, plus généralement, un objet abstrait, peut lui-même être considéré comme réel. Dans ces conditions, on conçoit mal qu'une situation de gestion puisse être considérée comme irréelle, comme une illusion, une vaine imagination, tout au moins dans le langage popperien.

Bibliographie

Arnaud G. [1996], « Quelle stratégie d'observation pour le chercheur en gestion ? Prolègomènes à toute recherche *in situ* », *Économies et Sociétés*, Séries Sciences de Gestion, n°. 22, p. 235-264.

Blanchot F.[1998], « Commentaires de la présentation du texte de Y. Doz : Keeping Score in Alliances : Process Continuity and Discontinuity », in *Approches pluridisciplinaires de la question des marchés*, Xèmes Actes du Séminaire Contradictions et Dynamique des Organisations, Fédération de Recherches sur les Organisations et leur Gestion, GDR CRNS, p. 135-138.

Blanchot F. et Mayrhofer U. [1997], « Empirical Litterature on Joint Ventures Success : a Review of Performance Measures and of Factors Affecting Longevity », in *Global Business in the Information Age*, Proceedings of the 23rd Annual European International Business Academy Conference, Stuttgart, Extec, vol. 2, p. 901-932.

Blanchot F. [1997a], « Les accords inter-firmes et concepts associés : une grille de lecture en termes d'interpénétration organisationnelle », in *Les fondements de la gestion stratégique*, VIème Con-férence Internationale de Management Stratégique, Montréal, vol. 1, p. 123-134.

Blanchot F. [1997b], « Choix d'un accord et de son type : quels outils d'aide à la décision pour les entreprises ? », Colloque « Connivences

caractérise sa philosophie, K. Popper soutenant toutefois que le réalisme n'est ni démontrable, ni réfutable [1998, p. 91].

d'acteurs, contrats, coopérations et métamorphose des organisations », Nancy-Luxembourg, mai, 24 p.

Blaug M. [1994], *La méthodologie économique*, Économica.

Boyer A. [1994], *Introduction à la lecture de Karl Popper*, Presses de l'École Normale Supérieure.

Chalmers A.F. [1991], *La fabrication de la science*, La Découverte.

Chalmers A.F. [1987], *Qu'est ce que la science ?*, La Découverte.

Cohen E. [1998], « Épistémologie de la gestion », in Y. Simon, P. Joffre (dir.), *Encyclopédie de Gestion*, Économica, p. 1158-1178.

Commission Pineau-Valencienne [1991], « Recherche en gestion : bilan et perspectives », *Revue Française de Gestion*, janvier-février, p. 114-121.

Contractor F.J., Lorange P. [1988], « Competition vs. Cooperation : a Benefit/Cost Framework for Choosing between Fully-Owned Investments and Cooperative Relationships », *Management International Review*, Special Issue, p. 5-18.

Doz Y. [1996], « The Evolution of Cooperation in Strategic Alliances : Initial Conditions or Learning Processes ? », *Strategic Management Journal*, vol. 17, Special Issue, p. 53-83.

Girin J. [1990], «L'analyse empirique des situations de gestion : éléments de théorie et de méthode », p. 141-182, in A.C. Martinet (coord.), *Épistémologie et Sciences de Gestion*, Économica.

Grawitz M. [1996], *Méthodes des sciences sociales*, Dalloz.

Hands D.W. [1998], « Positivism », in J.B. Davis et *al.* (Ed.), *The Handbook of Economic Methodology*, Edward Elgar, p. 374-378.

Igalens J., Loignon C. [1997], *Prévenir les conflits et accompagner les changements. L'observation sociale au service des entreprises et des administrations*, Maxima.

Lakatos I. [1974], « Falsification and the Methodology of Scientific Research Programs », *in* I. Lakatos, A. Musgrave (Eds.), *Criticism and the Growth of Knoweldge*, Cambridge University Press, p. 91-106.

Laurent A. [1994], *L'individualisme méthodologique*, Que sais-je ?, PUF.

Le Moigne J.L. [1995], *Les épistémologies constructivistes*, Que sais-je ?, PUF.

Le Moigne J.L. [1990], « Épistémologies constructivistes et sciences de l'organisation », in A.C. Martinet (coord.), *Épistémologie et Sciences de Gestion*, Économica, p. 81-140.

Marchesnay M. [1991], « De la théorisation en sciences de gestion », *Économies et Sociétés*, série Sciences de Gestion, SG n°. 17, avril, p. 195-209.

Martinet A.C. (Éd.) [1990], *Épistémologie et Sciences de Gestion*, Économica, 254 p.

Mingat A. et *al.* [1985], *Méthodologie économique*, PUF.

Mouchot C. [1990], « Décision et sciences sociales », in A.C. Martinet (coord.), *Épistémologie et Sciences de Gestion*, Économica, p. 31-79.

Popper K. [1998], *La connaissance objective*, Flammarion, traduit de [1979], *Objective Knoweldge. An Evolutionnary Approach*, Oxford University Press.

Popper K. [1988], *Misère de l'historicisme*, Plon

Tabatoni P. (entretien mené avec) [1996], « Pierre Tabatoni et l'introduction de la gestion en France », *Gérer et Comprendre*, Annales des Mines, juin, p. 71-84

Wacheux F. [1996], *Méthodes qualitatives et recherche en gestion*, Économica.

Williamson O.E. [1985], *The Economic Institution of Capitalism : Firms, Market, Relational Contracting*, The Free Press.

Williamson O.E. [1975], *Market and Hierarchies : Analysis and Antitrust Implications, A Study of Internal Organization*, The Free Press.